Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

6 | 2010
Morales (2)

Histoire de vie et sentiment de l'Histoire

Yves Ansel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/837>

DOI : 10.4000/elh.837

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 26 novembre 2010

Pagination : 125-135

ISBN : 978-2-35698-022-9

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Yves Ansel, « Histoire de vie et sentiment de l'Histoire », *Écrire l'histoire* [En ligne], 6 | 2010, mis en ligne le 26 novembre 2013, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/837> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.837>

Tous droits réservés

Histoire de vie et sentiment de l'Histoire

C ONTRAIREMENT À L'IMAGE qu'a donnée de lui la postérité, Stendhal n'est pas un écrivain qui se met spontanément en avant, qui livre son « Je » sans précautions. Parler de soi ne va pas de soi pour cet égotiste qui s'est infiniment moins raconté qu'on ne le dit, et qui hésite à employer le « je » sans vergogne :

Le soir, en rentrant assez ennuyé de la soirée de l'ambassadeur, je me suis dit : « Je devrais écrire ma vie [...] ». Cette idée me sourit. Oui, mais cette effroyable quantité de *Je* et de *Moi* ! Il y a de quoi donner de l'humeur au lecteur le plus benévole. *Je* et *Moi*, ce serait, au talent près, comme M. de Chateaubriand, ce roi des égotistes. [...] La même idée d'écrire *my life* m'est venue dernièrement pendant mon voyage de Ravenne ; à vrai dire, je l'ai eue bien des fois depuis 1832, mais toujours j'ai été découragé par cette effroyable difficulté des *Je* et des *Moi* qui fera prendre l'auteur en grippe, je ne me sens pas le talent pour la tourner. ¹

Le « lecteur benévole » aurait tort de ne voir dans ces hésitations et considérations que de vains scrupules, que des coquetteries d'auteur roué. À la différence de Chateaubriand en effet, ce n'est que dans le *Journal* et sa correspondance que « Dominique » arrive à utiliser « *Je* et *Moi* » sans détour, sans aucun masque. Spontanément, Stendhal regarde sa vie « du dehors », conçoit *The History of his life* sur un modèle « objectif » :

1799, 10 novembre : Nemours, entrée dans la vie ; vers le 16 mai 1800, Saint-Bernard.
1800, juin : Casa Castelbarco, Marengo, Milan, Arona, Gina.
1806, novembre : Berlin.
1806, décembre : Brunswick, Mina von Valtheim.
1809, juin : Vienne, île de Lobau, retour.
1812 : Moscou.
1812, Noël : Königsberg.
1813 : Sagan.
1815 : papier noirci. ²

1. Stendhal, *Vie de Henry Brulard* [en abrégé : *VHB*], dans *Œuvres intimes*, éd. Victor Del Litto, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), t. II [en abrégé : *OI II*], 1982, p. 533-534.
2. *Id.*, *Journal* (*The History of his life*, 1831), *OI II*, p. 155.

Dans trois des cinq « notices autobiographiques » recensées et rassemblées par Victor Del Litto³, Stendhal se raconte à la troisième personne :

Notice sur M. Beyle (par lui-même)

Henri Beyle, né à Grenoble en 1783, vient de mourir à [] le [] octobre 1820. Après avoir étudié les mathématiques, il fut quelque temps officier...⁴

M. Darlincourt

Pour se consoler du malheur de vendre ses chevaux (mai 1814), M. Darlincourt fit la *Vie de Haydn, Mozart et Métaïtase*. Il avait réellement assisté au convoi de Haydn, à Vienne, en 1809. Il y fut conduit par M. Denon. Ce premier ouvrage est imité en partie d'une biographie italienne sur Haydn. Il fut traduit en anglais.⁵

Il pleut à verse.

Je me souviens que Jules Janin me disait :

« Ah ! quel bel article nous ferions sur vous si vous étiez mort ! »

Afin d'échapper aux phrases, j'ai la fantaisie de faire moi-même cet article.

Ne lisez ceci qu'après la mort de...

Beyle (Henri), né à Grenoble le 23 janvier 1783,

mort à [] le []. Ses parents avaient de l'aisance et appartenaient à la haute bourgeoisie. Son père, avocat au parlement du Dauphiné, prenait le titre de noble dans les actes. Son grand-père...⁶

Dans ces « notices », Stendhal prend sur sa vie un point de vue extérieur (et nécrologique), entreprend de raconter les travaux et les jours de son existence comme il raconterait celle d'un tiers – une optique que l'on retrouve dans les comptes rendus que Stendhal a pu faire de ses ouvrages, où l'écrivain parle de ses propres livres avec détachement, ironie, justesse, exactement comme s'ils n'étaient pas les siens. C'est pourquoi la claire exposition de soi dans la *Vie de Henry Brulard* est une conquête, une inédite version du Moi. En dehors de l'autobiographie en effet (qui fait exception à la règle, comme le souligne non sans raison l'auteur⁷), « Dominique », qui doit forcer sa nature pour livrer l'histoire de sa vie⁸, se cache dans les lignes, les notes et les marges de ses textes, livre une biographie toujours indirecte, et inséparable des événements historiques.

3. *Id.*, *Notices autobiographiques*, *OI II*, p. 967-981.

4. *Id.*, « Notice sur M. Beyle (par lui-même) », dans *Notices autobiographiques*, *OI II*, p. 967.

5. *Id.*, *Notices autobiographiques*, III (rédigée en 1831), *OI II*, p. 971. Le pseudonyme choisi – M. Darlincourt (1789-1856), nom d'un homme de plume – donne la clef d'une biographie qui ne retient de la vie que les livres, que la bibliographie.

6. *Ibid.*, V (rédigée le 30 avril 1837), *OI II*, p. 976.

7. La coutume est d'amalgamer « tout » Stendhal, et donc d'assimiler indûment les *Souvenirs d'égotisme* (écrits en juin-juillet 1832) et la *Vie de Henry Brulard* (novembre 1835-mars 1836), alors que ces deux textes sont de nature différente. S'agit-il de raconter des souvenirs, « ce qui m'est arrivé pendant mon dernier séjour à Paris, du 21 juin 1821 au [] novembre 1830 » (*Souvenirs d'égotisme*, *OI II*, p. 429), le recours à la première personne s'impose. Beyle ne s'interroge pas sur l'usage du « je », et à juste titre. Tout autre est la perspective dans la *Vie*, et c'est pourquoi « cette effroyable quantité de *Je* et de *Moi* » est pour Stendhal en 1835 une question *neuve*.

8. « Je suis comme une femme honnête qui se ferait fille : j'ai besoin de vaincre à chaque instant cette pudeur d'honnête homme qui a horreur de parler de soi » (*Souvenirs d'égotisme*, p. 495).

Histoire de vie, vie dans l'Histoire

Beyle aime les voyages, et parmi les épisodes de sa biographie mouvementée figurent en bonne place ses tribulations en Europe, à la suite des armées de Napoléon. Or, le fait est notable, quoiqu'il ait été de la retraite de Russie, jamais Beyle n'est revenu longuement sur cette campagne à ses yeux irrémissiblement gâtée par la présence de « gens qui auraient rapetissé le Colisée et la mer de Naples ⁹ ». Ce « blanc » dans les œuvres intimes et autobiographiques ¹⁰ est ainsi comblé dans deux « notices autobiographiques » :

En 1812, il [M. B.] obtint, après beaucoup de difficultés [...], de faire la campagne de Russie. Il rejoignit le quartier général près d'Orcha le 14 août 1812. Il entra à Moscou le 14 septembre avec Napoléon et en partit le 16 octobre avec une mission. Il devait procurer quelque subsistance à l'armée, et c'est lui qui a donné à l'armée au retour, entre Orcha et Bobr, le seul morceau de pain qu'elle ait reçu. M. Daru reconnut ce service au nom de l'Empereur à Bobr. M. B. ne crut jamais dans cette retraite qu'il y eût de quoi pleurer. ¹¹

Il [B.] fit la campagne de Russie et se distingua par son sang-froid ; il apprit au retour que cette retraite avait été une chose terrible. Cinq cent cinquante mille hommes passèrent le Niémen ; cinquante mille, peut-être vingt-cinq mille le repassèrent.

Stendhal, vu par Valloton. DR

B. fit la campagne de Lutzen et fut intendant à Sagan, en Silésie... ¹²

Si l'on s'en tenait à ces expéditifs résumés, on pourrait conclure que la campagne de 1812 en Russie n'a guère laissé de souvenirs impérissables dans la vie de Beyle, lequel tient visiblement à ne pas s'attarder sur l'année « terrible ». Or il n'en est rien (comment imaginer, d'ailleurs, que cette campagne n'ait pas laissé de durables traces?), et le plus étrange n'est pas que Beyle minimise l'événement ¹³, glisse systématiquement sur cette

9. Stendhal, *Journal* (4 octobre 1812), dans *Œuvres intimes, op. cit.*, t. I, 1981, p. 833.

10. Le « Journal de ma campagne de Russie en 1812 » tient en peu de pages, et c'est surtout dans la correspondance que l'on trouve quelques anecdotes et récits se rapportant à cette période.

11. Stendhal, « Notice sur M. Beyle (par lui-même) », I (1820), *OI II*, p. 968.

12. *Id.*, *Notices autobiographiques*, V (1837), *OI II*, p. 977.

13. « L'incendie de Moscou ne fut pour moi qu'un spectacle. » (*Journal*, 11 mars 1819), *OI II*, p. 32.

« indicible » retraite¹⁴, mais bien qu'il en fasse, dans de très nombreux textes, une date emblématique non de sa vie propre, mais de l'histoire de l'Europe moderne.

En 1817 est publiée l'*Histoire de la peinture en Italie*. Auteur: M.B.A.A., signature cryptée qui, en clair, signifie: M. Beyle, Ancien Auditeur. L'auteur tient à signifier son ancien état, une manière indirecte d'annoncer la couleur. De fait, en dépit d'ostentatoires dénégations pour ne pas passer pour un « ennemi du trône et de l'autel », pour un « coquin de libéral¹⁵ », M.B.A.A. livre assez d'indices qui ne trompent pas: l'auteur est un ancien serviteur de Napoléon (le grand homme hante bien des pages) qui a fait la campagne de Russie¹⁶, est un libéral, un homme du siècle¹⁷ qui s'implique dans ses énoncés, et prend date. L'Histoire récente, pour Beyle, est indissociable de la retraite de Russie, de la bataille de Waterloo, de l'invasion de la France, de la Restauration. Les

années 1812 (année de la retraite de Russie, souvent évoquée¹⁸), 1814 et 1815 sont les dates clefs de l'*Histoire de la peinture en Italie*, des balises temporelles insistantes qui renvoient à la fois à la vie de Beyle et à l'histoire collective.

De 1812, on trouve maintes traces ailleurs, mais toujours allusives et disséminées, si bien que c'est leur rassemblement qui fait sens, qui indique combien cette date pour Stendhal fut marquante. Comme nul « lecteur bénévole » ne l'ignore, le « romantisme » de Stendhal est inséparable de la prise de conscience que les œuvres classiques sont désormais périmées parce que les Français de 1823 ou 1825 ne sont plus les Français de 1670. Et la cause de cette profonde mutation? La Révolution de 1789, bien sûr, mais aussi les guerres napoléoniennes et... 1812 :

Il ne faut qu'avoir des yeux pour s'apercevoir vingt fois la journée que la nation française a changé de manière d'être depuis trente ans. Rien de moins ressem-

14. Dans la *Vie de Napoléon* (1817-1818), la « guerre de 1812 » (chap. 48) est encore un bruyant « blanc » ; cf. *Vie de Napoléon*, dans *Napoléon*, éd. Catherine Mariette, Stock, 1998, p. 131. Quant à l'extrait de cette Campagne de Russie publiée dans la *Correspondance inédite* de Romain Colomb en 1855, il n'offre rien de personnel: l'auteur tient expressément à être le plus neutre possible (*ibid.*, p. 193-195). Plus tard, lorsque, en 1825, il rend compte de l'ouvrage du comte de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant la campagne de 1812*, Stendhal reste toujours aussi discret sur sa présence dans cette campagne, qu'il évoque surtout pour avaliser la véracité du propos: « C'est un tableau vrai, voire sublime, de cette immense épreuve sur le cœur de l'homme – la retraite de Moscou. Ayant moi-même pris part à cette déplorable catastrophe, je peux témoigner de la vérité sans faille du récit de M. de Ségur » (chronique dans *London Magazine*, février 1825, dans *Paris-Londres*, éd. Renée Dénier, Stock, 1997, p. 277).

15. Stendhal, *Histoire de la peinture en Italie*, éd. Victor Del Litto, Gallimard (Folio Essais), 1996, p. 54, 326.

16. « L'émigration de Smolensk, de Giat [Gjatsk], de Moscou, quittée en quarante-huit heures par tous ses habitants, forme le fait moral le plus étonnant de ce siècle: pour moi ce n'est qu'avec respect que je parcourais la maison de campagne de Rostopchine, ses livres en désordre, et les manuscrits de ses filles » (*ibid.*, p. 274-275).

17. « On me dira qu'à propos des arts je parle des choses qui leur sont étrangères; je réponds que je donne la copie de mes idées et que j'ai vécu de mon temps » (*ibid.*, p. 131**).

18. *Ibid.*, p. 89, 118a, 265, 274-275, 299*, 398.

blant à ce que nous étions en 1780, qu'un jeune Français de 1814. [...] « Pour moi, je l'avouerais, me disait un jeune colonel, il me semble, depuis la campagne de Moscou, qu'*Iphigénie en Aulide* n'est plus une aussi belle tragédie. »¹⁹

M. l'abbé Delille fut éminemment romantique pour le siècle de Louis XV. C'était bien là la poésie faite pour le peuple qui, à Fontenoy, disait, chapeau bas, à la colonne anglaise : « *Messieurs, tirez les premiers.* » Cela est fort noble assurément ; mais comment de telles gens ont-ils l'effronterie de dire qu'ils admirent Homère ?

Les anciens auraient bien ri de notre honneur.

Et l'on veut que cette poésie plaise à un Français qui fut de la retraite de Moscou !²⁰

[...] j'ai *tâché* que le mien [son style] convînt aux enfants de la Révolution, aux gens qui cherchent la pensée plus que la beauté des mots ; aux gens qui, au lieu de lire Quinte-Curce et d'étudier Tacite, ont fait la campagne de Moscou et vu de près les étranges transactions de 1814.²¹

Ce que signifie l'insertion de « nos malheurs de Moscou²² » dans ces développements visant à prouver qu'il faut une littérature nouvelle, un style à la hauteur des événements du siècle, c'est qu'après « la retraite de Moscou », pour Beyle, *on ne peut plus écrire comme avant*. 1812 est une date char-

nière. Si grande d'ailleurs est la compulsion de Stendhal à replacer partout cette année qu'elle figure dans des développements où l'on s'attendrait peu à la trouver. C'est ainsi que « Dominique » réussit à la mentionner aussi bien dans la section III (intitulée « Histoire de l'interrègne après Cimarosa et avant Rossini de 1800 à 1812 ») de l'introduction de la *Vie de Rossini*²³ que dans la « digression » du chapitre VII (« Guerre de l'harmonie contre la mélodie ») où il dresse « la liste des grands artistes dont le nom a successivement servi d'anathèmes pour leurs successeurs immédiats », liste qu'il clôt ainsi :

Porpora brilla en	1710
.....	
Generali	1802
Rossini	1812
Mozart	1812

Je mets ces deux grands noms ensemble, par l'effet combiné de l'éloignement des lieux, de la difficulté de lire Mozart, et du mépris des Italiens pour les artistes étrangers : on peut dire que Mozart et Rossini ont débuté ensemble en Italie vers l'an 1812.²⁴

Dans les deux cas, les raisons avancées pour motiver le choix de « l'an 1812 » paraissent assez arbitraires ; mais c'est que l'essentiel est l'inscription

19. *Id.*, *Vies de Haydn, de Mozart et de Métaïtase* (1814), dans *L'Âme et la Musique*, éd. Suzel Esquier, Stock, 1999, p. 132.

20. *Id.*, *Racine et Shakespeare*, éd. Roger Fayolle, Garnier-Flammarion, 1970, Première partie (1823), p. 74.

21. *Ibid.*, Deuxième partie (1825), p. 97.

22. *Id.*, *Souvenirs d'égotisme, OI II*, p. 448.

23. « Rossini a écrit avant 1812, mais ce n'est qu'en cette année-là qu'il obtint la faveur de composer pour le grand théâtre de Milan » (*Vie de Rossini*, dans *L'Âme et la Musique, op. cit.*, p. 365).

24. *Ibid.*, p. 436-437.

même de cette date ²⁵, fondamentale pour Beyle, donc pour les arts et pour l'Europe même. De ce montage de citations convergentes, il ressort que Beyle ne peut pas parler de 1812 en son nom propre, ne peut pas entrer dans les détails de cette « immense épreuve sur le cœur de l'homme » (*loc. cit.*), mais ne peut pas non plus s'empêcher de l'évoquer, plus ou moins explicitement.

L'exemple est généralisable, le traitement textuel de l'année 1812 dans les œuvres de Stendhal vaut également pour d'autres grandes dates qui ont compté dans le devenir de l'Europe, de l'écrivain. « Je tombai avec Napoléon en avril 1814. Je vins en Italie vivre... » ²⁶ ; Beyle doit à la chute de son empereur-employeur d'être devenu homme de lettres, Stendhal :

À la chute de Napoléon, l'écrivain des pages suivantes, qui trouvait de la duperie à passer sa jeunesse dans les haines politiques, se mit à courir le monde. Se trouvant en Italie, lors des grands succès de Rossini, il eut l'occasion d'en écrire à quelques amis d'Angleterre et de Pologne. ²⁷

Quant à moi [...], j'avouerai d'abord que, manquant d'occupations plus sérieuses depuis 1814, j'écris

comme on fume un cigare, pour passer le temps [...]. ²⁸

Après la chute, étudiant, écrivain, fou d'amour, faisant imprimer l'*Histoire de la peinture en Italie* en 1817. ²⁹

Comme le prouvent sans équivoque ces mises en scène de *l'entrée en écriture*, l'écrivain ne dissocie pas son histoire privée de la grande Histoire. Non sans raison. Dans la *Vie de Henry Brulard*, Stendhal note : « À partir de mon arrivée à Paris en 1799, comme ma vie est mêlée avec les événements de la gazette, toutes les dates sont sûres ³⁰. » De fait, il se trouve que les dates marquantes de la vie de Beyle (à commencer par l'arrivée à Paris quelques jours après le 18 Brumaire) sont aussi des dates historiques, que l'ego-histoire est étroitement liée à l'Histoire (formulation lapidaire : « 1815 : papier noirci »), que « *The History of his life* » (*loc. cit.*) est fortement dépendante de la Révolution, de Napoléon, des guerres, des orages politiques qui marquent le début du siècle. Et comment Beyle aurait-il pu ne pas penser sa vie ainsi ? « Né en 1783, dragon en 1800, étudiant de 1803 à 1806 ³¹ », au service de l'Empereur de 1806 à 1814, Beyle « tombe » avec

25. De même, dans le deuxième projet de préface (1837) aux *Mémoires sur Napoléon*, on peut lire cette phrase : « Depuis 1812, et surtout depuis 1830, l'on ment de sang-froid pour arriver à une place... » (*Napoléon, op. cit.*, p. 251). Aucune explication n'est donnée qui justifie l'élection de « 1812 », année choisie selon des critères arbitraires.

26. Stendhal, *VHB*, p. 540.

27. *Id.*, *Vie de Rossini, op. cit.*, p. 355.

28. *Id.*, *Racine et Shakespeare, op. cit.*, Deuxième partie (1825), p. 97.

29. *Id.*, *VHB*, p. 541.

30. *Ibid.*, p. 657.

31. *Ibid.*, p. 540.

Napoléon. « Ruiné par le plus grand événement du siècle ³² », démobilisé, demi-solde devenu indésirable après 1815, il part pour l'Italie, d'où la politique le chasse en 1821 ³³. Ne pouvant trouver d'emploi en France, Beyle vit en écrivant, en imprimant. C'est un autre changement de régime, la révolution de 1830, qui modifie de nouveau le cours de sa vie, qui le jette « dans l'ornière administrative ³⁴ », qui lui octroie un poste de consul à Trieste (où il devient *persona non grata* et dont il est prié de partir), puis à Civitavecchia.

Ces faits et dates « parlent haut et fort ». À la question posée au début de *Brulard*: « Après tout, me dis-je, je n'ai pas mal occupé ma vie. *Occupé!* Ah! C'est-à-dire que le hasard ne m'a pas donné trop de malheurs, car, en vérité, ai-je dirigé le moins du monde ma vie ³⁵? », le résumé chronologique de la vie de « Dominique » donne la réponse. Non, ce n'est pas Beyle qui a « dirigé » sa vie, ce sont ses cousins ³⁶ et l'évolution politique en France et en Italie: les diverses campagnes de l'Empereur, la chute de Napoléon, le retour des Bourbons en 1814-1815, le congrès de Vienne, le *Risorgimento*, les mouvements insurrectionnels dans l'Italie de Metternich, la révolution de 1830. Sans qu'il soit besoin de souscrire aux bévues beuviennes

(« *tel arbre, tel fruit* », tel homme, telle œuvre), s'impose le constat que, *jamais avant Beyle*, une vie n'avait été à ce point gouvernée, téléguidée, déterminée par la politique et l'Histoire. Beyle avait donc quelques fort bonnes raisons *existentielles* pour être l'écrivain qui, le premier, a fait montre d'un « sentiment historique » aussi développé, aussi nouveau que clairvoyant. Ce n'est donc pas un hasard si l'insertion de la vie personnelle dans les destinées objectives de la nation se retrouve exemplifiée dans la *Vie de Henry Brulard*.

La Vie de Henry Brulard ou la politique du moi

Naguère, Julien Gracq pointait une essentielle différence entre les *Mémoires* de Chateaubriand et les *Confessions* de Rousseau:

Le sentiment tragique de l'histoire, du temps coulant à pleins bords avec toute sa charge orageuse de destin, il est né dans notre littérature [...] quelque part entre les *Confessions* de Rousseau et les *Mémoires d'Outre-tombe* [...]. Confronter les deux textes, c'est enjambrer une faille: d'un écrivain à l'autre quelque chose de fondamental dans la conscience que l'homme a de son univers a craqué. La différence entre le livre de Rousseau et celui de Chateaubriand, c'est la différence entre une vie – celle de Rousseau – qui se conçoit comme

32. *Id.*, lettre à François Périer-Lagrange (23 février 1815), dans *Correspondance*, éd. Victor Del Litto et Henri Martineau, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), t. I, 1968, p. 803.

33. Libéral soupçonné de carbonarisme, Beyle est forcé de quitter Milan.

34. Stendhal, *VHB*, p. 541.

35. *Ibid.*, p. 531.

36. C'est à « la puissante protection » (*ibid.*, p. 537) de ses influents parents bien en cour, Pierre et Martial Daru, qu'il doit d'avoir fait son « service sous Napoléon ».

un exemple absolument intemporel, qui se propose sur l'autel de Notre-Dame au jugement de Dieu beaucoup plus qu'aux attendus de l'Histoire, – et une autre, celle de Chateaubriand, entièrement, dramatiquement, consciemment plongée dans le lit de l'histoire, une vie allongée de tout son long dans le lit du fleuve qui jamais ne remontera vers sa source.³⁷

Rien de plus juste que ce constat, sauf à ajouter que la *Vie de Henry Brulard* (autobiographie contemporaine de la rédaction des *Mémoires*), sans pathos (Stendhal n'en rajoute pas, n'insiste pas sur « le sentiment tragique de l'histoire », sur la chute des empires et de l'Empereur, sur la revitalisation du *vanitas vanitatum* après une Révolution qui a tout emporté sur son passage), est, bien plus que le monument de Chateaubriand, l'autobiographie où le poids de l'Histoire, l'influence de la politique, du milieu sur la constitution du moi « profond », sont continûment mis en lumière. La *Vie de Henry Brulard* conte la plus socialisée des « vies intimes », est un récit qui montre combien la généalogie de l'ego se trouve conditionnée par les événements extérieurs. Né en 1783, Beyle date son « premier souvenir » de 1786³⁸ ; il a des souvenirs de la journée des Tuiles (7 juin 1788)³⁹ ; il perd sa mère à sept ans (en novembre 1790), et, quoique enfant, vit pleinement la Révolution

qui fait irruption dans les villes, s'impose aux consciences, exige de prendre parti :

Bientôt arriva la politique. Ma famille était des plus aristocrates de la ville, ce qui fit que sur-le-champ je me sentis républicain enragé. Je voyais passer les beaux régiments de dragons allant en Italie...⁴⁰

J'étais républicain forcené ; rien de plus simple : mes parents étaient ultras et dévots au dernier degré ; on appelait cela, en 1793 : être aristocrate.⁴¹

Voilà qui est clair. Brulard ne déteste pas Chérubin Beyle seulement en tant que responsable de la mort de la mère adorée ou comme le rituel représentant de l'autorité détestée, Brulard ne conteste pas le Père éternel, le Père *in se*, il s'oppose à un père avocat au parlement, « ultra », dévot, hostile à la Révolution : les clivages sociopolitiques sont dans le foyer, le forum n'est pas dehors, mais dans la maison, la conscience « privée » est un champ de bataille retraduisant les conflits idéologiques qui divisent la nation et les familles, qui range Henry du côté des jacobins, des assassins du roi :

Il me semble que la mort de Louis XVI, 21 janvier 1793, eut lieu pendant la tyrannie Raillane. [...] j'avouerai qu'il m'eût suffi de l'intérêt que prenaient au sort de Louis XVI M. le grand vicaire Rey et les autres prêtres, amis de la famille, pour me faire désirer

37. Julien Gracq, « Pourquoi la littérature respire si mal » (1960), *Préférences*, dans *Œuvres complètes*, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), t. I, 1989, p. 875-876.

38. Stendhal, *VHB*, p. 350-351.

39. *Ibid.*, p. 582-584.

40. *Ibid.*, p. 622.

41. *Id.*, « Mémoires de Henri B. », *Notices autobiographiques*, IV (rédigée en 1833), *OI II*, p. 975.

sa mort. [...] Je jugeais la cause entre ma famille et moi lorsque mon père rentra [...].

« C'en est fait, dit-il, avec un gros soupir, ils l'ont assassiné. »

Je fus saisi d'un des plus vifs mouvements de joie que j'ai éprouvés en ma vie.⁴²

L'ordre règne à la maison, mais à quel prix ! L'enfant est une « victime », les parents des « tyrans », et tout ce qui peut aider à miner l'autorité des tyrans est une bénédiction :

Don Quichotte me fit mourir de rire. Qu'on daigne réfléchir que depuis la mort de ma pauvre mère je n'avais pas ri ; j'étais victime de l'éducation aristocratique et religieuse la plus suivie. Mes tyrans ne s'étaient pas démentis un moment. On refusait toute invitation.

Mon père marcha sur moi comme pour m'anéantir, il était hors de lui.

Tu n'es qu'un vilain impie, me dit-il.

Ne dirait-on pas l'empereur Nicolas et la municipalité de Varsovie dont on parle tant le jour où j'écris (7 décembre 1835, Civita-Vecchia), tant il est vrai que toutes les tyrannies se ressemblent.

Mes tyrans, je les appelais ainsi en voyant courir les autres enfants, souffraient que j'allasse seul de P en R.⁴³

Ces citations, que l'on pourrait multiplier, suffisent à montrer que, s'il est une autobiographie

« moderne », une « histoire de vie » qui vérifie les thèses centrales de *L'Anti-Œdipe*⁴⁴, c'est bien la *Vie de Henry Brulard*, où l'enfant mobilise les débats sur la place publique pour clarifier sa position et celle de ses « tyrans », s'empare des clivages constitués (les républicains, les « Jacobins » opposés aux « aristocrates ») pour leur faire jouer un rôle dans son « roman familial », où l'enfant « fait un Œdipe » franchement branché sur le politico-social, sur 1789 et la Terreur : papa est un « ultra », un « king » à guillotiner...

Que tout est histoire

À l'évidence, la *Vie de Henry Brulard* est la première autobiographie qui pulvérise l'intime, qui montre avec le plus d'acuité – de génie sociologique – que, loin d'être un inexpugnable blockhaus, une « monade sans porte ni fenêtre », le Moi est une passoire infiniment perméable, un produit collectif étroitement tributaire de l'Histoire qui façonne l'individu *intus et in cute*, comme le souligne Dennis Porter :

Qu'il soit impossible de narrer la croissance et l'épanouissement moral d'une personnalité en faisant abstraction du cadre historique dans lequel elle se situe, est un principe implicite et dominant dans la composition de la *Vie de Henry Brulard*. [...] Tout comme

42. *Id.*, VHB, p. 632-634.

43. *Ibid.*, respectivement p. 616-618, 624, 681.

44. « Ce n'est pas le roman familial qui est un dérivé d'Œdipe, c'est Œdipe qui est un dérivé du roman familial et, par là, du champ social. [...] Car si la mère travaille ou non, si la mère est d'origine plus riche ou plus pauvre que le père, etc., ce sont des coupures et des flux qui traversent la famille, mais qui la dépassent de toutes parts et ne sont pas familiaux. [...] Mais, derrière [derrière papa-maman, derrière l'Œdipe de la psychanalyse], il y a une situation économique [...], une relation fondamentale avec le dehors. » Gilles Deleuze, Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie*, Éditions de Minuit, 1972, p. 427-429.

le roman, l'autobiographie se fait historique et même réaliste.⁴⁵

Il va de soi que, à l'instar de toute autobiographie, la *Vie de Henry Brulard* est un récit qui ment, une « autofiction », une histoire résultant d'un montage des « petits faits vrais » qui plie la réalité objective aux desseins de l'auteur. De fait, tout comme les *Confessions* ou *L'Enfant*, la *Vie de Henry Brulard* est une « autobiographie à thèse », une reconstruction manichéenne qui distribue la famille en deux clans, en deux « partis »⁴⁶ bien distincts dont l'un (le « parti » du père, le « parti de Séraphie ») est franchement noirci afin que l'autre soit mieux blanchi (le « parti » de Henry et de ses alliés). Assurément, il n'est pas vraisemblable que l'enfant ait pu politiser les conflits familiaux dans les termes spontanément utilisés par le quinquagénaire qui relit sa vie à la lumière des « leçons » d'un demi-siècle⁴⁷, à partir de son point de chute – son poste de consul à Civitavecchia, « trou » qu'il déteste, « trou » où il se meurt. Comment et pourquoi en est-il arrivé là ? À la suite de quels hasards, de quelles circonstances se retrouve-t-il en Italie, occupé à noircir du papier dès que le « métier » lui laisse du loisir, lui accorde quelque congé ?

Bien avant qu'il n'écrive son autobiographie, laquelle hérite des acquis du romancier⁴⁸, avant même qu'il n'invente le roman réaliste mettant en scène des personnages dont le caractère, les réactions, les idées, les sentiments, etc., sont de part en part socialisés, historicisés, Stendhal avait expérimenté, compris, intériorisé le fait que, dans l'existence des individus, l'Histoire n'est pas un décor d'arrière-plan, mais une donnée première. D'une certaine manière, on peut dire que la teneur historique des romans et de l'autobiographie à venir tient dans cette réflexion de l'*Histoire de la peinture en Italie* : « Veut-on réellement connaître Michel-Ange ? Il faut se faire citoyen de Florence en 1499 »⁴⁹. »

Lorsqu'il se met à écrire, après la chute de Napoléon, Stendhal sait qu'il faut tout « contextualiser », replacer les arts dans le temps, que « tout est histoire », grands hommes, génies inclus : Dante, Giotto, Michel-Ange, Cimabue, Napoléon, tous doivent être replacés dans leur époque pour être compris. « Tout est histoire », et l'amour aussi, ce qu'entendra prouver le « livre d'idéologie » publié en 1822, *De l'Amour*. « Tout est histoire », cela veut dire aussi que *l'homme est un animal historique*. Loin d'être simplement linéaire,

45. Dennis Porter, « Stendhal : histoire et mythe personnel », *Stendhal Club*, n° 82, 1979, p. 147.

46. Stendhal, *VHB*, p. 640, 643, 697, 726-727.

47. « ... je fis partager mon enthousiasme à ma sœur Pauline qui était libérale et de mon parti... » (*ibid.*, p. 726).

48. Stendhal imagine, « fictionne » Brulard sur le modèle de ses héros réalistes antérieurs : le récit de vie est d'après les récits romanesques, l'autobiographie est, pour une large part, une application, une reconduction des « exploits cognitifs », selon l'expression de Milan Kundera (*L'Art du roman*, Gallimard, 1986, p. 42), des « chroniques » précédentes.

49. Stendhal, *Histoire de la peinture en Italie, op. cit.*, chap. CXLV : « Michel-Ange, l'homme de son siècle », p. 377.

une année chassant l'autre selon le défilé des jours du calendrier, loin de laisser paraître sur le théâtre du monde l'Homme (éternel), la chronologie historique fait de l'homme un constant *mutant*, crée des espèces d'hommes éphémères, et incompréhensibles pour les générations suivantes. Et c'est dans la mesure où Stendhal tient compte des phases historiques (le Moyen Âge, le siècle de Léon X,

l'instauration du gouvernement monarchique et la montée en puissance de la vanité, la Révolution de 89 et la démocratie, l'Europe industrielle et le règne de l'argent) qu'il est « romantique », qu'il attaque de front l'idée que les œuvres classiques sont indémodables, « éternelles », qu'il est le fondateur du « réalisme sérieux⁵⁰ », le premier des modernes.

50. Erich Auerbach, *Mimesis. La Représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Gallimard, 1969, p. 459.